

le milieu du XI<sup>ème</sup> siècle, la langue romane, issue du celtique et du latin populaire, domine à peu près partout ; bientôt elle se divisa en deux grands tronçons : *oil* pour le Nord, et *oc* pour le midi ; ces derniers ne tardèrent pas à se fondre eux-mêmes en différents dialectes, qui furent : le provençal, le dauphinois, le limosin, l'auvergnat, le gascon, pour la langue d'oc ; et le bourguignon, le normand, le picard, pour la langue d'oïl ; c'est à ce dernier, le picard, à qui devait revenir l'insigne honneur de former le premier noyau de notre langue nationale ; ce dialecte, parlé dans toute la Picardie et une partie de l'Île-de-France, ne tardait pas à devenir le langage des gens bien élevés et, partant, de la cour ; travaillé par les littérateurs de l'époque, s'enrichissant chaque jour de mots nouveaux, il finit même par oublier son origine en prenant le nom de « français » ; le vieux picard fut relégué par ce fils dédaigneux au rang subalterne de patois.

Déjà au XII<sup>ème</sup> siècle, il n'était plus permis de s'exprimer autrement qu'en français. Les riches seigneurs qui se rendaient du fond de leur province pour venir rendre hommage au roi, durent se plier à cet usage de la cour. Quènes de Béthune, poète distingué de l'époque, pour ne pas s'y être conformé, en éprouva grande mésaventure : Philippe-Auguste ayant manifesté le désir d'entendre quelques-uns de ses vers, le poète se mit à lire une poésie, très intelligible pour ses auditeurs, mais empreinte d'un fort cachet picard. Toute la cour le raila ; ce qui lui causa grand dépit, témoin la chanson qu'il laissa, et que nous cite Larousse :

- « Mon langage ont blamé li François
- « Et mes chansons, oyant les Champenois,
- « Et la comtesse encoir, dont plus me poise  
(*me pese.*)
- « La roïne ne fit pas que courtoise
- « Qui me reprist, elle et ses fiex li rois
- « Encoir ne soit ma parole françoise
- « Si la puet-on bien entendre en françois
- « Me cil ne sont bien appris ne courtois
- « Qui m'ont repris, si j'ai dit mots d'Artois
- « Car je ne fus pas norriz à Pontoise. »

Là, doivent se borner nos citations. Nous avons voulu mettre nos voyageurs en garde contre l'indignation qu'ils pourraient ressentir en s'entendant écorcher les oreilles par le patois des environs d'Amiens, celui-là a droit à tout notre respect : il a été le premier bégayement de cette belle et éloquente fille qu'on appelle la langue française. A présent, quittons la ville : nous y reviendrons plus tard : là bas,

sur les bords de la Somme, des fermiers attendent notre visite.

Nous voici en plein pays agricole ; quelques cheminées d'usine fument bien, ça et là, mais elles se font rares ; ce sont des fabriques de sucre qu'alimentent les champs de betteraves que nous traversons. Les pommiers et les poiriers qui croissent en plein champ nous avertissent que nous avons dit adieu au pays de la bière. Ici, l'habitant boit du cidre ; il parle plus vite que son frère du nord et sa mine est plus éveillée. La terre est moins *argileuse* que celle de la Flandre, elle donne néanmoins de très belles récoltes de blé et de foin ; les plantes oléagineuses y réussissent ; mais c'est sur l'élevage des moutons que le Picard compte le plus pour s'enrichir. Les fermes sont plus importantes que dans le nord, les domestiques du fermier plus nombreux. On remarque dans ce pays même esprit d'économie, même frugalité dans l'alimentation, même rusticité dans le costume, et même simplicité dans les mœurs.

Il y a en Picardie un personnage à peu près inconnu chez les Flamands ; nous avons nommé le berger ; ses gages atteignent jusqu'au chiffre de 5100 ; mais aussi, quelle vie ! Les trois quarts de son existence se passent dans les champs avec ses moutons ; une petite voiture à deux roues, qu'il traîne lui-même à travers les guérêts, le suit dans toutes ses pérégrinations ; elle contient, outre son fusil et ses hardes, deux bottes de paille, lesquelles lui servent de couche la nuit. Aidé de ses chiens, race de matins à longs poils et d'une grande valeur, il parque son troupeau en de ça de petites barrières portatives ; et les animaux, serrés les uns contre les autres, quelquefois au nombre de mille individus, gratifient le sol d'un engrais abondant et précieux ; le lendemain, les petites barrières sont transportées plus loin jusqu'à ce que le champ soit complètement fumé. Le berger ne rentre guère son troupeau avant décembre pour hiverner pendant les trois mois de la mauvaise saison. Il doit savoir tondre ses animaux et connaître toutes les maladies qui pourraient s'abattre sur eux.

ALPHONSE LOUIS LALLY

(Reproduction interdite)

---

**LE SAMEDI** Publication littéraire, artistique et sociale, organe du foyer domestique. 32 pages de bons mots, gravures et feuilletons. Paraît chaque semaine, 5 cts le numéro. En vente dans tous les dépôts de journaux.